

Les voies de l'errance - Laurent ORTIC - Prix Capitolium d'argent 2017

Assez du vacarme de la ville, aspirer au calme, à la sérénité, à la quiétude d'un jour nouveau, vouloir être ailleurs, à respirer l'air indolent d'un village lointain que rien ne trouble, même pas l'ombre d'une feuille qui viendrait s'égarer dans l'errance d'un chemin creux. L'errance, justement, aller au hasard des rues, prendre les chemins oubliés, les voies que nul ne fréquente, accomplir une traversée citadine comme on explore une contrée en friche, pas à pas, nez en l'air, relâché et prêt à accueillir l'improbable. Avec la lenteur de celui qui prend la peine de voir ce qui échappe à tous.

Rendez-vous est pris dans un lieu inattendu, à l'abri des regards, mais riche d'une vie insoupçonnée et silencieuse, entre Garonne et canal de Brienne, entre deux eaux, deux latitudes, enclave naturelle au milieu de la fureur citadine. La ville réserve parfois ces élans de poésie spontanée, dans des lieux loin du centre, vision excentrée et excentrique d'une géographie laissée pour compte, au hasard de sa propre écriture.

Des coulées vertes, douces et secrètes qui ne se révèlent qu'aux esprits simples et charmants, voyant dans un détail, le creux d'une pierre, l'angle d'un pavé irrégulier, l'anneau rouillé d'une digue aux blocs disjoints, le dur labeur de ceux qui autrefois en avaient fait des objets utilitaires consacrés à leur gagne-pain quotidien. Les attributs d'une poésie urbaine, gravés dans l'ordinaire du présent.

Le goût de l'inutile, défi à notre temps où tout doit avoir un sens, être pesé et normé pour avoir sa place, voilà ce que nous apprennent nos errances urbaines. L'absurde aussi, que dessine la vision d'une rencontre insolite. Que dire de cette chaise haute de tennis tournée contre toute attente vers « le bassin des filtres », comme pour arbitrer cet improbable match perdu d'avance entre l'oiseau et sa proie qui lui servira de déjeuner ? Que dire de cette « villa de l'ingénieur », souvenir d'un barrage lointain maintenant oublié, et qui fut transportée là par d'heureuses circonstances, dans un écrin tout dévoué à sa cause ? Et de cette myriade de chalets, de bois faits de la cave au grenier, aux lambris passés par le temps, qui ensèrent de leur présence discrète mais chaleureuse les bassins délaissés, pour mieux en marquer le contour, cohorte protectrice des lointains bétonnés qui cernent cet étrange principauté lagunaire hors du temps où la solitude règne sous les vastes frondaisons ? Mais pour combien de temps encore ce royaume de l'entre deux, entre Garonne et canal, demeurera-t-il préservé ? Et ce ponton abandonné, orphelin d'une barque partie par le fond faute d'usage et d'entretien ? Existe-t-il plus inutile et inconcevable qu'un ponton esseulé et vermoulu, où même les pêcheurs de carpes refusent de s'installer de peur de finir comme la funeste barque ? Et ces filtres endigués qui ne retiennent plus la boue de la Garonne et gisent, relevés, incongrus, rouillés et chancelants, dans l'attente d'un démontage prochain qui ne viendra pourtant jamais. C'est là que vit l'homme sans nom, cet être étrange sans âge ni nationalité, que les passants évitent du regard de peur de susciter chez lui un soudain courroux, dérangé dans sa méditation solitaire et contemplative des bassins. On ne sait d'où il vient et où il vit. Peut-être dans une des maisonnettes en bois abandonnée, ou bien encore dans une tente ou un baraquement le long de la Garonne ou du canal latéral ? Ou encore dans une chambrette du presbytère de l'église St Paul des Amidonniers, à deux pas de là, au coeur de la coulée verte ?

Cet univers lagunaire semble en tout cas fait pour lui, à la mesure de son énigmatique présence, silencieuse et complice de ce royaume délaissé que la modernité semble avoir oublié. On le croise tantôt sur le ponton vermoulu, tantôt sur les caminots entourant les bassins, marchant d'un noble pas, gardien de ce lieu où il aime se recueillir, pour échapper à l'agitation du canal de Brienne tout proche.

La nuit vient sur le bassin des filtres. Les oiseaux se taisent, le vent cesse de bruisser dans les hautes branches des tilleuls, pêcheurs et joggers sont depuis longtemps rentrés chez eux, rendant aux eaux dormantes leur solennelle solitude.

L'homme sans nom est assis sous le grand cèdre, près de la maison de l'ingénieur. Cela lui donne un air impérial, un air à vouloir rendre la Justice sur ce petit monde préservé. Son regard paisible embrasse les bassins, puis se porte sur la digue de la Garonne, qui domine de sa pesante présence l'univers clos qui semble s'endormir dans la douceur printanière. Le soleil rougeoyant trace au-dessus de la digue de larges traits le long des caminots qui bordent les berges des bassins, comme pour en désigner des points précis. L'homme sans nom attend qu'un signe ostensible le guide et l'instruise, un signe que seul lui comprendra, et le mettra en marche. Ses yeux contemplatifs changent soudain et son regard s'attarde puis fixe l'un des points désignés par un rayon de soleil plus intense que les autres. La nuit est à présent totale, les bassins se sont endormis et seule la lueur lointaine des éclairages publics des allées de Barcelone longeant le canal de Brienne et celle plus chaude et enveloppante des immeubles cossus construits sur l'emplacement de l'ancienne écluse de l'Embouchure rappellent la présence proche de la

ville moderne. Dans le silence du lieu, l'homme sans nom s'active maintenant avec ferveur. Contrastant avec son attitude nonchalante et passive de la journée, ce dernier semble être sublimé par la nuit et la tranquillité du lieu qui l'entoure. Il a bien pris soin de planter un long bâton à l'emplacement même que lui a désigné l'intense rayon du soleil couchant, quelques heures plus tôt. Il arrache sans hésitation l'herbe folle, creuse le sol, réalise avec une étonnante habileté une excavation large et profonde. La terre gicle autour de lui, et s'amoncelle en tas successifs tout autour de la fouille. Cet homme solennel se transforme étonnamment en puissant terrassier que rien ne semble arrêter. Ni le manque de lumière, ni la fraîche brise de printemps qui parcourt la nuit, ni les efforts intenses produits pour fendre la terre et poursuivre sans faillir son incroyable quête. Après une heure de labeur effréné, l'homme sans nom pose enfin l'outil, son travail terminé.

Le sentiment du devoir accompli est visible dans ses yeux clairs. Contemplant un instant son ouvrage, il retrouve à présent son attitude contemplative, jaugeant du regard un point de fuite que ses yeux fixent avec intensité. Puis tournant les talons, exténué par l'ardeur de sa tâche, les épaules basses, la démarche chancelante et lasse, le voici qui reprend lentement son chemin vers son logis de fortune.

Le jour se lève sur le canal de Brie.

Les services de secours sont là depuis quelques instants, mettant à l'eau le zodiac d'intervention dans les eaux sombres et stagnantes. Les plongeurs s'activent, aidés du puissant projecteur éclairant toute la scène. Après quelques minutes de recherche, un corps sans vie est repéré. Les plongeurs s'approchent, et avec précaution et déférence, le hissent lentement dans le zodiac. Les premiers soins sont portés ; en vain, le décès ne peut qu'être constaté. Les témoins de cette scène matinale sont saisis par l'étrange expression de l'homme que le séjour prolongé dans l'eau froide a figée. Loin de l'horreur habituelle que cette vision suscite, le regard de l'homme sans nom est étrangement apaisé. Une sérénité se dégage de ses traits sans âge et de son long visage gris, comme si sa fin de vie avait été synonyme d'accomplissement. Les pompiers poursuivent leur macabre travail. Pour les besoins de l'enquête qui surviendra, un rapide inventaire oculaire est réalisé. Le cou de l'homme sans nom est ceint d'un collier argenté. Au milieu du torse, un médaillon de grande taille prend place, rattaché au collier.

Un étrange dessin y est gravé : un petit arbre vert, enraciné sur ce qui semble être un monticule de terre, le tout surmonté de trois losanges blancs alignés.

Pour les besoins de l'enquête, les policiers, intrigués par l'étrange objet pendu au cou de l'homme sans nom, eurent le réflexe de consulter un expert en héraldique ayant pignon sur rue. Après quelques recherches, l'homme de l'art fut prompt à leur donner son appréciation de la chose et le résultat de ses investigations savantes. Les policiers apprirent qu'il s'agissait des armes ancestrales des Loménies, dont la branche familiale des Brie fut celle du cardinal du même nom à l'origine de la construction du canal.

Les bassins des filtres se découvrent sous un jour nouveau.

Une brume légère s'élève au-dessus des eaux dormantes et dévoile un écrin de verdure que la lumière matinale sublime de teintes douces. Rien ne semble troubler l'ordonnement des bassins et le tracé rectiligne des caminots. Et pourtant le talus frontalier au canal de Brie est percé d'une large cicatrice. La terre éventrée présente aux regards un étrange mémorial. Sur la roche dénudée et dégagée avec soin de toute végétation, trois losanges incisés côtoient un arbuste vert fraîchement taillé.

En s'approchant du monument naturel, on peut lire ces mots gravés en lettres noires :

« Voici enfin rendu l'honneur qui me revient »